

HISTOIRE DE TAIZÉ

JEAN-CLAUDE ESCAFFIT
MOÏZ RASIWALA

HISTOIRE DE TAIZÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-095341-2

© Éditions du Seuil, mars 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier vivement toute la communauté de Taizé et son prier, frère Alois, sans qui ce livre n'aurait pu être réalisé.

Nous avons pu travailler en toute confiance, en toute transparence, mais aussi en toute indépendance.

Un merci particulier aux frères Charles-Eugène et Émile pour leur aide très précieuse.

LES AUTEURS

INTRODUCTION

Bâtisseurs de ponts

Qu'est-ce qui peut bien, durant l'été 1940, pousser un jeune homme de 25 ans à franchir, à bicyclette, la frontière de sa tranquille Suisse ? Pourquoi, au cœur d'une Europe en pleine tourmente, pédale-t-il avec tant d'ardeur vers cette France occupée, écartelée ? C'est qu'il va acheter, en Bourgogne, une maison située à deux pas de la ligne de démarcation. Quelle étrange idée !

Étrangeté supplémentaire : le jeune homme est un futur pasteur suisse qui cherche à implanter une fraternité monastique dans une région anticléricale, aux frontières de son pays et surtout de la tradition de sa propre Église... Voilà qui ne manque pas de poser question ! Durant la guerre, le futur pasteur se fera passeur entre la zone occupée et la zone libre. Mais passeur, il ne cessera, toute sa vie, de l'être entre peuples et religions, cultures et générations.

Plus étonnante encore sera la rencontre ici, quelques années plus tard, d'une poignée de moines inclassables

avec une foule juvénile de plus en plus incroyable. Existe-t-il en France et en Europe d'autres lieux qui attirent autant de jeunes de tous pays et origines, depuis plus d'un demi-siècle ? Les générations passent et les mêmes images défilent. Celle d'une jeunesse joyeuse et remuante, s'interpellant sur la colline dans une délicieuse cacophonie, mais capable de se figer dans un silence impressionnant quand les cloches appellent à la prière. À quoi rêvent-ils aujourd'hui tous ces enfants et petits-enfants des pionniers de la fin des années quarante ? Liés par une même fidélité à ce lieu inspiré, ils suivent la mystérieuse trame d'une histoire riche et tourmentée.

Depuis l'origine, Taizé est un lieu de passage. Se situant sur les marges. Nos propres enfants, qui y sont passés ou y ont séjourné, ne s'y sont pas trompés : aller à Taizé, c'est pour eux se rendre hors de France, sur un territoire où l'on parle toutes sortes de langues. Ils expriment avec fraîcheur cet ailleurs indéfinissable où l'on se sent chez soi tout en ayant l'impression d'être à l'étranger. Même le français, langue commune des frères de la communauté, y est parlé avec l'accent... de Taizé, aux consonances vaguement helvétiques.

Taizé se situe sur toutes les frontières. D'abord géographiquement. Non loin de la Suisse. Et à peine plus loin de l'Italie et de l'Allemagne. La situation topographique de ce village de quelques dizaines d'âmes a sans doute façonné son destin. Ce n'est sans doute pas un hasard si Roger Schutz-Marsauche a jeté son dévolu

sur cette commune de Saône-et-Loire, à dix kilomètres de l'abbaye bénédictine de Cluny.

La vocation de Taizé, comme celle de son fondateur, qui se fera appeler frère Roger, est de se situer sur les frontières symboliques, de les enjamber, en construisant des ponts. Entre nations, entre confessions, entre cultures et générations, entre le Nord et le Sud, l'Orient et l'Occident... Au risque, d'ailleurs, d'être parfois incompris. Marguerite Léna a eu raison de faire remarquer que « Roger, le passeur », partageait avec Pierre Claverie, l'évêque dominicain assassiné à Oran en août 1996, cette conviction que la place d'un chrétien est d'être sur les lignes de fracture du monde¹. Neuf ans plus tard, cet apôtre de la réconciliation a partagé le même destin tragique que le religieux d'Algérie. Le 16 août 2005, il tombait sous les coups de couteau d'une déséquilibrée, durant la prière du soir. Alors qu'il chantait un psaume d'action de grâce, juste avant la lecture de l'Évangile des Béatitudes.

Réconcilier les hommes et les idées, bâtir des ponts, tout en étant signe de contradiction, c'est assurément la vocation de cette communauté œcuménique. Une vocation pressentie intuitivement par le jeune Roger depuis sa plus tendre jeunesse. Elle s'exprime jusque dans les termes contradictoires qu'il a toujours aimé relier dans ses écrits : lutte et contemplation, violence des pacifiques, dynamique du provisoire, vivre l'inespéré,

1. *Taizé au vif de l'espérance*, collectif, Bayard, 2002. Voir aussi le film de Michel Carrier et Jean-Claude Escaffit, *Cheikh Claverie, évêque d'Oran*, France 2-CFRT-La Vie, 1998.

enracinement et universalisme, unanimité et pluralisme...

Cette vocation dialectique de Taizé s'inscrit certes dans la saga familiale de son fondateur. Il évoque souvent sa grand-mère, à l'origine de son entêtante idée de réconciliation. Mais cette intuition est aussi au cœur des fractures de l'Histoire, des étonnants pieds de nez de l'actualité, dans les rencontres marquantes, comme dans l'environnement intellectuel du jeune pasteur devenu l'ami de trois papes.

Nous tenterons de les décrypter dans cet ouvrage. Celui-ci n'a pas cependant la prétention de livrer l'histoire exhaustive de cette communauté atypique d'une centaine de « moines » de trente nationalités qui a révolutionné les repères religieux de la seconde moitié du xx^e siècle. Mais plutôt de comprendre son rôle dans l'Histoire contemporaine, ainsi que les grandes étapes qui ont marqué son parcours. En braquant le projecteur sur une décennie ou sur quelques années, chaque chapitre cherchera à mettre l'accent sur une intuition, une décision, un faisceau d'événements qui auront non seulement marqué la période concernée, mais qui seront surtout décisifs pour le devenir, l'influence et le rayonnement de ces « moines-bâisseurs »... de ponts.

CHAPITRE I

Roger : un héritage qui traverse les frontières

Un jour de 1920, Roger Schutz-Marsauche part en promenade avec ses sept sœurs (il est le dernier d'une fratrie de neuf) ! Ils traversent en bateau le lac de Neuchâtel et arrivent dans le canton de Fribourg, une région de Suisse traditionnellement catholique. L'enfant de cinq ans entre pour la première fois de sa vie dans une église et il en est saisi. « Tout était déjà environné d'ombre. La lumière qui éclairait la Vierge et la réserve eucharistique est demeurée en moi une image inaltérée¹. » On peut imaginer l'étonnement de ce petit protestant en train de découvrir l'atmosphère « mystérieuse » d'une église catholique, lui qui est habitué à l'austérité du temple calviniste de son village du Jura suisse. Village qui porte d'ailleurs le joli nom de Provence...

1. Frère Roger, *Ta fête soit sans fin*, Presses de Taizé, 1971, p. 57-58.

À cette époque, en effet, les diverses confessions s'ignorent totalement. Quand il va au culte dominical avec ses parents, l'enfant ne sait pas pourquoi il croise dans la rue d'autres chrétiens qui vont prier ailleurs. Quelques années plus tard, il réitère l'expérience du canton de Fribourg. En visite chez son oncle à Besançon, il se lève tôt un dimanche matin pour assister à la messe. De retour à la maison, il n'ose pas dire aux siens d'où il vient¹.

Père, mère... et grand-mère

Son père est un pasteur très attaché à l'étude de la Bible, sa mère particulièrement ouverte aux divers courants spirituels qui traversent le protestantisme. La foi et la générosité maternelles éveillent une véritable vénération chez le fils. Quand il a douze ans, la famille déménage, car Charles Schutz prend la responsabilité de la paroisse d'Oron. Pour ses études secondaires au collège de Moudon, ses parents doivent le mettre en pension dans une famille. Ils choisissent une veuve aux moyens limités. Bien qu'elle soit catholique, leur choix est guidé par la générosité. Mais les longues conversations avec Mme Bioley-Delacoste, sa foi profonde, marqueront le jeune Roger.

Il admire aussi sa grand-mère maternelle, Marie-Louise Marsauche, d'une étonnante ouverture d'esprit. Il en

1. *Ibid.*, p. 58.

parlera souvent plus tard. Pendant la Première Guerre mondiale, dans le Nord de la France, elle a accueilli chez elle des réfugiés. En 1918, choquée par l'absurdité d'un conflit qui oppose des peuples chrétiens, elle va prier dans une église catholique, en signe de réconciliation. Roger dira de cette grand-mère visionnaire : « Le miracle de sa vie, c'est que, en réconciliant en elle-même le courant de foi de son origine protestante avec la foi catholique, elle a su ne pas être un symbole de reniement vis-à-vis des siens... L'intuition de ma grand-mère a dû me donner dès l'enfance une âme catholique¹. »

Bercé par la lecture de Port-Royal

Chez les Schutz, on aime pratiquer la lecture en famille à voix haute. Pendant les vacances d'été, à Oron, la mère de Roger réunit ses enfants pour lire l'histoire d'Angélique Arnaud, l'abbesse de Port-Royal-des-Champs, qui avait réformé la vie de son monastère. Le récit de cette communauté catholique française au XVII^e siècle le frappe fortement.

« Si ces quelques femmes, répondant à une vocation commune et donnant leur vie à cause du Christ, ont eu un tel rayonnement d'Évangile, quelques hommes, réunis dans une communauté, ne le pourraient-ils pas aussi ? »

1. Frère Roger, *Fleurissent les déserts du cœur*, Presses de Taizé, 1982, p. 75.

se dit-il vers l'âge de seize ans¹. D'ailleurs, autour de cette communauté féminine gravitaient des hommes célèbres comme Pascal et Racine, que l'on nommait les « Messieurs de Port-Royal ».

L'adolescence de Roger n'est pourtant pas facile avec un père exigeant et sévère, selon une confidence faite en juillet 1974 à Jean-Claude Petit². Un jour d'hiver 1931, il prend froid. La tuberculose pulmonaire l'empêche de poursuivre normalement ses études et de préparer le baccalauréat. Sous la houlette d'un père qui ne le trouve pas assez doué, il est contraint d'étudier à la maison. Puis une rechute entraîne des prévisions pessimistes. Préférant le garder en famille, ses parents ne suivent pas la prescription médicale d'un séjour dans un sanatorium de montagne. Période d'incertitude et de questionnement qui sera déterminante pour sa vocation : « Ces années de maladie m'ont donné de comprendre que la source du bonheur n'était ni dans les dons prestigieux ni dans les grandes facilités, mais dans le don de soi-même pour comprendre les autres avec la bonté du cœur. Peu à peu, j'ai saisi que même d'une enfance ou d'une jeunesse humiliées pouvaient se dégager des forces créatrices³. »

1. Frère Roger, *Dieu ne peut qu'aimer*, Presses de Taizé, 2001, p. 40.

2. Alors journaliste à *La Vie catholique*. L'entretien est resté inédit.

3. Frère Roger, *Dieu ne peut qu'aimer*, op. cit., p. 71.

Tu seras pasteur, mon fils

Au cours de ses longues marches solitaires à travers la campagne, il se heurte à cette insurmontable contradiction : pourquoi les chrétiens, qui se réclament tous d'un Dieu d'amour, sont-ils si divisés, si opposés entre eux ? Et il acquiert progressivement la conviction que créer une communauté, avec des hommes qui y offriraient toute leur vie, pourrait être un signe de réconciliation. Une fois remis de sa maladie, il va seul faire retraite dans les Alpes, à la Chartreuse de La Valsainte. Ce séjour dans un monastère catholique est une étape importante de sa recherche. Il s'y plaît en effet au point que ses parents craignent de le voir y rester !

Au retour, lui qui rêvait de littérature et de poésie est contraint par son père d'entreprendre des études de théologie. « Je ne me révoltais pas, on avait été élevé comme ça », confie-t-il encore à Jean-Claude Petit. C'est donc à Lausanne et à Strasbourg, de 1936 à 1940, qu'il étudiera cette discipline pour devenir pasteur.

Des étudiants réformés pour la paix

En 1939, les bruits de botte commencent à résonner en Europe. Sur la liste des mille cinq cents auditeurs inscrits à la Conférence mondiale de la jeunesse chrétienne,

à Amsterdam cette même année¹, son nom figure dans la délégation helvétique². Ce rassemblement est organisé dans le sillage des courants de Réveil du siècle précédent, qui ont donné naissance à un nombre impressionnant de sociétés missionnaires et bibliques dans les Églises de la Réforme. Leurs adhérents, quelle que soit la confession, « s'abandonnent » au Christ dans une piété intérieure vivante, sans chercher une unité institutionnelle. Alors que la guerre gronde déjà, ces paroles paradoxales résonnent dans le discours inaugural de la conférence : « Les nations et les peuples du monde vont en se séparant, les Églises en se rapprochant... »

Un héritage enraciné dans le renouveau protestant

Si l'aventure si singulière de Taizé s'enracine en grande partie dans le charisme et la foi audacieuse de son fondateur, elle prend aussi naissance dans une histoire temporelle et spirituelle qui traverse les frontières, et dans un héritage à la fois familial, intellectuel et ecclésial.

Elle se situe notamment dans la ligne d'un certain renouveau du protestantisme depuis le XIX^e siècle, puis

1. Conférence présidée par le pasteur néerlandais, Visser't Hooft, l'un des pionniers de l'œcuménisme, secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises en 1948.

2. Fabien Gaulué, *Croyances religieuses, morales et éthiques dans le processus de construction européenne*, La Documentation française, Commissariat général au Plan, 2002.

dans l'œcuménisme naissant du XX^e. Il y eut d'abord un rapprochement entre Églises protestantes. Le mouvement touche ensuite, au XX^e siècle, les autres confessions – catholique, anglicane, orthodoxe. Ce « climat » ecclésial et spirituel du passé récent ne pouvait rester sans influence sur un homme si perméable aux ouvertures intellectuelles de son temps.

Par réaction contre une certaine théologie protestante du XIX^e siècle, trop rationnelle et desséchante, se renforcent des courants du Réveil du précédent siècle. Reprenant l'héritage piétiste de la conversion du cœur, le Réveil rénove le protestantisme français, si meurtri par les persécutions des siècles passés. Ses principaux représentants sont Frédéric Monod (1794-1863) et son frère Adolphe (1802-1856), célèbre prédicateur. La société évangélique de Genève, avec sa propre faculté de théologie, naît en 1831. Le piétisme lui-même est un rejeton du puritanisme anglais, qui prône un retour à l'Église des origines. Y aurait-il un lien avec le manuscrit – *Évolution d'une jeunesse puritaine* – que le jeune Roger présente à Paris, pour publication éventuelle, à l'écrivain Jean Paulhan, en 1936 ? Rejet de l'éditeur, à cause du refus de l'auteur d'en remanier la fin ! Roger Schutz l'a écrit durant sa longue maladie et, malheureusement, l'a détruit plus tard.

On peut imaginer que des théologiens et philosophes d'ouverture du XIX^e et du XX^e siècle aient marqué la conscience, voire l'inconscient, du jeune Roger, passionné « des sources de la foi ». Même s'il y fait

peu allusion, même si ces auteurs n'ont pas façonné son itinéraire autant que l'histoire de Port-Royal, par exemple, nous pouvons le considérer comme un héritier de ces visionnaires protestants et catholiques. Voici quelques-uns de ces précurseurs significatifs de l'œcuménisme moderne.

À l'école de lointains précurseurs

Il y a d'abord l'étonnante parole du philosophe et pasteur danois Nicolai Grundtvig (1783-1872) : « Je découvre cette vérité que nous ne trouvons pas l'Église dans les Écritures, mais l'Écriture dans l'Église¹. » Grundtvig opère un double tournant : orienter l'Église luthérienne vers une contemplation dépassant « l'Écriture seule » – sans contester pour autant sa place centrale. Méditation qui rapproche cependant l'Église protestante d'une sensibilité catholique. De même, le philosophe Sören Kierkegaard (1813-1855) cherche à dépasser la rupture introduite par la Réforme en rappelant que « les œuvres de l'amour » sont centrales dans le christianisme. Et cet amour du Christ est présent, selon lui, autant dans le catholicisme que dans le protestantisme.

1. Cf. Georges Tavard, *Petite Histoire du mouvement œcuménique*, Éditions Fleurus, 1960, et le *Dictionnaire de spiritualité*, Beauchesne, 1982, t. XI. Le cours sur l'œcuménisme du doyen de la Faculté de théologie de Toulouse, le père Philippe Molac, a également servi de point d'appui.

En Allemagne, mais cette fois du côté catholique, Johann Adam Möhler (1796-1838), professeur à Tübingen, fonde une théologie œcuménique dont l'influence s'étend jusqu'à Vatican II. Il propose une définition de l'Église affranchie d'une vision juridique, au profit de la conception d'un organisme vivant animé par l'Esprit Saint. Est-on si loin de la pensée du fondateur de Taizé ? En tout cas, Möhler est une source majeure d'inspiration des grandes Constitutions de Vatican II, *Lumen Gentium* notamment. Frère Roger, observateur au Concile, a peut-être connu son livre intitulé *L'Unité*, publié en 1825.

L'anglicanisme est lui aussi traversé par de nouveaux courants et beaucoup de communautés sont fondées au XIX^e siècle, souvent sur le modèle des congrégations catholiques. La première est féminine : celle de la Sainte-Croix, qui voit le jour en 1845 à Londres, près de Regent's Park. Il faudra attendre vingt ans pour que naisse une communauté monastique masculine : la société de Saint-Jean l'Évangéliste, créée le jour de sa fête, le 27 décembre 1865, à Cowley à Oxford. Le futur Lord Halifax, qui aura l'oreille de Léon XIII, en fait partie.

Au total, on dénombre quarante fondations anglicanes entre 1845 et 1900¹. Frère Roger en connaîtra quelques-unes plus tard.

Il faut mentionner ici une autre source non négligeable de la vocation de Roger : les Pères de l'Église

1. Cf. Annie Perchenet, *Renouveau communautaire et Unité chrétienne*, Maison Mame, 1967, p. 70 à 80.

des premiers siècles, sur lesquels il fera son mémoire de théologie en 1942-1943, et l'orthodoxie russe, pour laquelle il nourrit un amour profond. « Pendant la Première Guerre mondiale, des Russes avaient dû fuir leur pays. Ma mère en recevait certains et j'écoutais leurs conversations ; ensuite, elle me parlait des épreuves qu'ils avaient connues. Plus tard, dans ma jeunesse, nous avons habité près d'une église orthodoxe russe ; nous y allions pour participer à la prière, écouter la beauté des chants, et je cherchais à discerner sur les visages la souffrance de ces chrétiens venus de Russie¹. »

Ainsi, la jeunesse de Roger Schutz est traversée par l'héritage des grandes confessions chrétiennes, où il voit apparaître, certes souvent dans les marges, de véritables mutations. À commencer dans sa propre Église réformée. Ces évolutions, encore timides, constituent les premières fondations sur lesquelles le prier de Taizé pourra commencer à bâtir des ponts.

1. Frère Roger, *Dieu ne peut qu'aimer*, op. cit., p. 112.

Vivre toutes ses racines sans exclusivisme	161
Arrêter de ressasser le passé	163
Vers Genève 2007	164
Au village, un vent d'incompréhension	165
La rencontre au quotidien	167
XIII. Le secret d'une éternelle jeunesse	171
Une écoute qui rend visionnaire	172
Une confiance jamais contredite	174
Le ciment de la prière	175
Le chant comme liberté.....	177
Une variété de registres.....	179
Une communauté qui se renouvelle	180
Un consensus communautaire tacite.....	182
XIV. Un pont avec le monde de l'incroyance	185
Célébrités reconnues, anonymes inattendus	186
Les Pentecôtes de Mitterrand.....	188
XV. Taizé, figure d'unité	193
La continuité	193
Et pourtant la grande nouveauté	195
Le mystère de l'Église-Communion	197
La communion au quotidien	199
Pèlerinage de confiance sur la Terre	200
Taizé, ce lieu d'Église aimé des jeunes.....	201
Élargir avec frère Alois.....	203
CONCLUSION. Des ponts toujours en chantier	205
Chronologie	209

